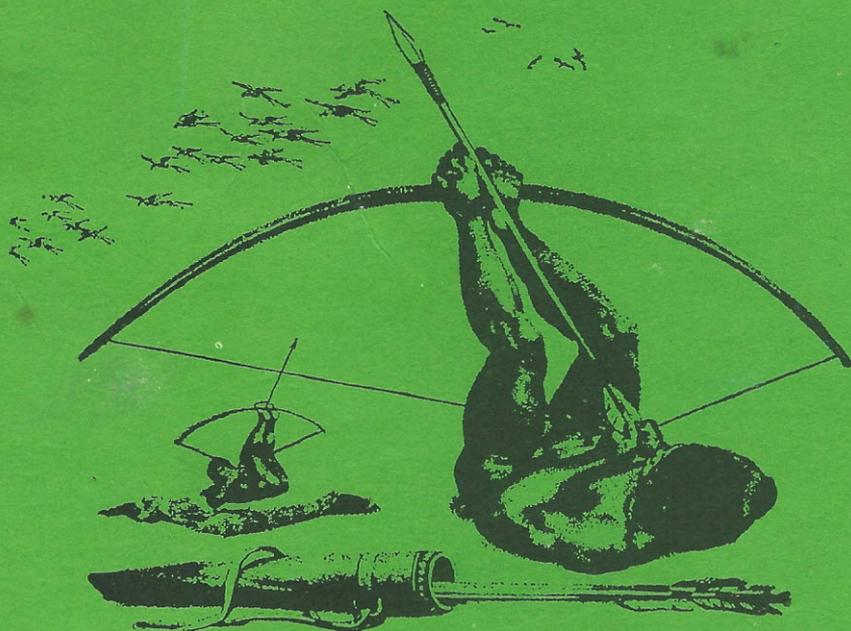


# Origines de l'Éducation Physique au Brésil

pendant la colonisation

1500-1822

INEZIL PENNA MARINHO



*Origines de l'éducation physique  
au Brésil pendant la colonisation*

*Travail présenté  
au Séminaire International d'Histoire  
de l'Education Physique et des Sports  
réalisé à Vienne  
17-20 avril 1974*

*Présentation, à Vienne, par le Professeur  
JACINTHO F. TARGA  
Directeur de l'Ecole Supérieure  
d'Education Physique de l'Université  
Fédérale de Rio Grande do Sul  
Brésil*

*Origines de  
l'Education Physique  
au Brésil  
pendant la colonisation  
1500-1822*

INEZIL PENNA MARINHO

Deuxième édition

Brasília-DF  
1985

Inezil Penna Marinho est professeur titulaire  
de la Chaire d'Histoire de l'Education Phy-  
sique et du Sport, de l'Ecole d'Education  
Physique et de Sport de l'Université Fédérale  
de Rio de Janeiro.

## *Préface*

*La présente étude, qui a fait l'objet d'un exposé de son auteur au Séminaire international d'Education physique et des Sports réalisé à Vienne du 17 au 20 avril 1974, cherche à mettre en lumière les prémices de l'Education physique au Brésil.*

*Devant la large et juste répercussion obtenue par sa thèse, Inezil Penna Marinho a décidé de la publier également en langue française. Cette initiative sera certainement couronnée d'un égal succès, en vertu de la compétence et de l'autorité avec lesquelles l'auteur a traité ce passionnant problème.*

*En effet, scruter les origines de l'éducation physique*

*au Brésil, nous en faire revivre les premières manifestations chez les indigènes et les fixer en des tableaux rapides mais incisifs, voilà le mérite exceptionnel de la présente monographie qui paraît aujourd'hui en français, ce qui va certainement permettre à tous les fervents de cette langue admirable d'apprécier les aspects les plus typiques et même les plus insolites de l'éducation physique à l'époque du Brésil-colonie.*

*Les principales activités physiques des Indiens et des premiers colonisateurs sont décrites d'une manière subtile et attrayante, tant il est vrai qu'au cours de la véritable épopée que fut cette période les besoins du milieu obligeaient aussi bien les Indiens que les colonisateurs à utiliser sans cesse leur force physique pour se maintenir en vie.*

*Seuls les forts pouvaient survivre, et la loi de la sélection naturelle était absolue et inconditionnelle. Au cours des combats sanglants qu'ils engageaient contre leurs semblables, ou contre les bêtes féroces qui les menaçaient, ou encore contre les intempéries, la victoire revenait inéluctablement au plus adroit, au plus agile et au plus fort. Pour échapper à la mort, la pêche, la chasse, la nage, la rame et la course leur étaient indispensables.*

*Comme la guerre était constante, il leur fallait être*

*physiquement préparés à la lutte, où le plus fort imposait inexorablement sa loi et où le faible se soumettait devant elle, sans autre alternative que la mort.*

*L'arc et la flèche étaient les principaux instruments dont les Indiens du Brésil disposaient à cette époque pour toutes leurs prouesses physiques. Pour bien s'en servir, ils devaient s'astreindre à un entraînement continu et à une préparation physique incessante, que nous retrace et nous explique admirablement Inezil Penna Marinho, dans sa monographie.*

*Auteur de nombreux travaux sur ce sujet, et notamment d'une remarquable Histoire de l'éducation physique et des sports au Brésil, en quatre volumes, personne n'aurait pu mieux que lui déceler et analyser les vraies origines de l'éducation physique au Brésil, perdues dans la brume lointaine et insaisissable des temps de la colonisation.*

ILMAR PENNA MARINHO

Ambassadeur

Délégué permanent du Brésil  
près l'Unesco

# Sommaire

1.	Introduction	11
2.	Les principales activités physiques des Indiens et des premiers colonisateurs	15
2.1.	L'Homme, l'Arc et la Flèche	15
2.2.	La natation	19
2.3.	Le canotage	24
2.4.	Les courses à pied. La marche et les courses de taureaux	30
2.5.	L'équitation chez les Indiens et les premiers colonisateurs	35
3.	Ouvrages publiés	41
4.	Notes bibliographiques	47

## Introduction

Avec ses huit millions et demi de kilomètres carrés, plus de cent millions d'habitants, et un surprenant développement économique, le Brésil va, peu à peu, conquérir sa place parmi les grandes nations.

Dans le domaine des sports, la conquête du triple championnat mondial de football, d'un double championnat mondial de basket-ball, et de nombreux autres titres, de répercussion mondiale — qui vont de l'automobile avec Emerson Fittipaldi, aux échecs avec Méquinho, du tennis avec Maria Ester, à la boxe avec Eder Jofre —, notre

pays commence à être considéré parmi les Nations comme une des plus grandes puissances sportives.

Au cours de la dernière décennie, l'Education physique, scolaire ou extra-scolaire, a commencé à acquérir une solide infrastructure, qui va servir de base au développement de notre extraordinaire potentiel humain, qui commence à être exploité d'une manière rationnelle, et ses effets se feront sentir dans la prochaine génération.

Environ cent écoles d'Education physique, toutes de niveau universitaire, sont réparties de l'Amazone au Rio Grande do Sul, et forment chaque année des milliers de professeurs spécialisés et de techniciens des sports, qui sont demandés par les établissements d'enseignement de différents degrés et par les clubs, associations ou centres de loisirs.

Dans les livres d'histoire de l'Education physique, dus à des auteurs de renom, parmi lesquels nous pouvons citer les ouvrages de H. De Gents (*Histoire de l'éducation physique*), Emmet A. Rice, A.M. (*A brief history of physical education*), F. Leonard (*A guide to the history of physical education*), Frei Messerli (*Histoire générale de la culture physique*),

nous observons qu'il n'y a aucune référence au Brésil, ce qui tient probablement au manque d'informations sur notre pays, dans le contexte international. C'est pour cette raison que nous avons décidé de préparer ce travail et de le présenter au Séminaire international d'Histoire de l'Éducation physique et des Sports, qui s'est tenu du 12 au 20 avril 1974, à l'Université de Vienne, afin que notre tradition soit préservée, également dans le domaine de l'éducation physique et des sports.

## Les principales activités physiques des Indiens et des premiers colonisateurs

### 2.1. L'HOMME, L'ARC ET LA FLÈCHE

Quand Cabral découvrit la nouvelle terre qu'il appela « Sainte-Croix », ses habitants vivaient, comme il fallait s'y attendre, dans le contact le plus intime avec la Nature. Les nécessités du milieu les obligeaient à utiliser leur force physique pour assurer leur propre existence. Seuls les forts pouvaient survivre, en vertu de la sélection naturelle. Dans les combats sanglants qu'ils se livraient entre eux, ou contre les bêtes fauves — qui différaient très peu d'eux-mêmes —, c'était toujours le plus fort, le plus habile, qui était le vainqueur.

La pêche, la chasse, la natation, le canotage, la course à pied étaient des moyens indispensables pour survivre.

La guerre était une activité constante dans la vie de ces anciens maîtres de la terre. Et, pour vivre, ils devaient être prêts pour la lutte; le fort imposait le respect, et le faible n'avait aucun droit.

Au premier contact entre Portugais et Indiens du Brésil — tel que nous le décrit la célèbre lettre de Pero Vaz de Caminha —, nous trouvons comme moyen d'attirer la sympathie des natifs une démonstration de gymnastique acrobatique, réalisée par l'intendant Diogo Dias et ainsi décrite par l'écrivain de bord de la flotte de Cabral : « Après avoir dansé, il fit devant eux, en marchant sur la terre, plusieurs tours rapides et un saut royal, ce qui les étonna fort, et ils riaient et en parlaient beaucoup. »<sup>1</sup> Cela fut, sans aucun doute, la première leçon de gymnastique qui ait eu lieu au Brésil.

L'arc et la flèche étaient les principaux instruments dont nos Indiens se servaient pour la chasse, la pêche et les combats à distance.

Le P. Simão de Vasconcelos, dans sa chronique

*Nouvelles curieuses et nécessaires sur le Brésil*, affirme que : « Leurs armes sont l'arc et la flèche, et ils y sont si habiles qu'ils peuvent tuer un moustique au vol... » Dans un autre passage, il écrit : « A la pêche, ils emploient la flèche, avec laquelle ils transpercent, avec un art extrême, les poissons qui nagent dans l'eau. »<sup>2</sup>

Debret, plus tard, se montre particulièrement émerveillé de la précision de nos Indiens, quand, étendus à terre, ils tirent la flèche, « et ainsi, sur le dos, ils lancent avec vigueur une flèche d'une manière presque incroyable pour nous, ce qui ne dépasse pas pour l'indigène un simple exercice d'habileté, offert à l'admiration des voyageurs étrangers qui arrivent. Il choisit toujours le plus petit de ses arcs pour montrer son habileté; ensuite, afin de continuer à attirer l'admiration des spectateurs, il se lève et, debout, le corps tout à fait replié, il lance sa flèche perpendiculairement au-dessus de sa tête, de telle manière qu'elle retombe à ses pieds, à l'intérieur d'un cercle tracé sur le sol, autour de lui ».<sup>3</sup>

Seidler confirme l'adresse des Indiens du Brésil dans le maniement de l'arc et de la flèche : « Toute

la silhouette de ces véritables fils de la Nature atteste leur grande vigueur physique. Ils ne sont pas grands, mais ils sont forts, et leurs bras musclés ont une extraordinaire dureté. Non moins notable est leur habileté de tireurs. Un Indien prisonnier à qui on demanda en ma présence de faire une démonstration d'une si parfaite adresse en la matière, prit aussitôt une orange et la plaça à cinq pas de distance sur le sol. Ensuite, il tendit son arc avec une telle énergie que ses deux extrêmes se touchaient presque, et il lança sa flèche si haut qu'on ne la voyait presque plus. Après être montée un certain temps, elle revint lentement, et, avec une rapidité croissante, au fur et à mesure qu'elle descendait, elle pénétra dans le sol et vint transpercer l'orange en plein centre. Il répéta cet exploit plusieurs fois de suite, sans manquer la cible une seule fois. Leur habitude est de ne jamais tirer droit, mais en courbe, parce que les flèches très légères tirées horizontalement s'inclinent très vite vers le sol. Le même prisonnier indien réussit à percer, à vingt pas, un morceau de papier de la grandeur d'une noix, qu'on avait collé sur du bois très dur, et, bien que la pointe de la flèche ne

fût qu'en os, celle-ci y pénétra de plus d'un pouce et demi. »<sup>4</sup>

De Léry, qui arriva au Brésil le 7 mars 1557, estime qu'à l'arc nos Indiens étaient plus habiles que les célèbres archers anglais « J'ai déjà dit à quel point les Indiens manient habilement leurs massues; quant à l'arc, ceux qui, comme moi, les ont vus à l'exercice, peuvent attester que, malgré leurs bras nus, ils le tendent avec tant de facilité et qu'ils tirent avec une telle rapidité qu'ils surpassent même les Anglais qui, pourtant, sont considérés comme d'excellents archers; en effet, un Indien, avec un carquois de flèches en mains, mettrait, pour lancer une douzaine de flèches, le même temps qu'un Anglais pour en lancer une demi-douzaine. »<sup>5</sup>

## 2.2. LA NATATION

En raison de la grande étendue du littoral maritime du Brésil et de la quantité de fleuves immenses et profonds qui sillonnent les terres de l'intérieur, il fallait que les Indiens se montrent

très habiles à la nage, pour surmonter les conditions de vie de la région qu'ils habitaient.

Les historiens et les chroniqueurs de l'époque sont unanimes à proclamer l'extraordinaire habileté des Indiens des diverses tribus composant les grandes nations qui occupaient le sol brésilien.

Dos Paumaris affirme que « les Indiens sont d'une race essentiellement fluviale, d'experts nageurs et d'insignes canotiers ».<sup>6</sup> Et Berredo se réfère ainsi aux Taramambés : « Tous les Indiens américains sont de grands nageurs, mais les Taramambés sont, entre tous, les plus insignes, parce que, sans autre embarcation que celle de leurs propres bras — sauf parfois une toute petite rame —, non seulement ils parcourent de grandes distances sur l'eau, mais ils demeurent sous l'eau de longs espaces de temps, sans aucune crainte. »<sup>7</sup> Viriato Corrêa, dans *Gaveta de sapateiro*, nous raconte les péripéties de ces mêmes Indiens qui pourraient causer l'envie des champions de pêche sous-marine les plus fameux : « Ces Indiens Taramambés étaient réellement les plus intéressants parmi ceux qui habitaient le Brésil septentrional. Ils avaient la renommée d'être les plus parfaits et

les plus audacieux nageurs parmi les sauvages. Ils plongeaient avec tant d'adresse qu'ils pouvaient demeurer des heures de suite au fond de l'eau. On raconte qu'armés de bâtons aiguisés et courbes ils allaient au fond de la mer attaquer les requins, leur introduisaient leurs bâtons dans la gorge et les tuaient. »<sup>8</sup> Tout ceci, sans nageoires artificielles, sans masques et sans fusil à air comprimé.

Une des narrations les plus intéressantes est celle de Varnhagen, basée sur les lettres du P. Manoel de Nóbrega, dans laquelle nous avons des indications sur le rôle joué par la natation, au cours d'un terrible combat aquatique. « Mem de Sá débarqua à minuit avec ses gens; et profitant de l'obscurité qui paraissait plus grande encore à ceux qui ne connaissaient pas le pays, il se dirigea vers le sud à la recherche des ennemis qui ne lui firent pas front et, le laissant passer au contraire, commencèrent à l'attaquer par l'arrière. Alors le brave Vasco Rodrigues de Caldas décida de répliquer par une manœuvre semblable et, s'embusquant, tomba sur eux alors qu'ils passaient. Mais, comme ils étaient de grands nageurs, et que la mer était très proche, ils se lancèrent tous à la

nage et, les nôtres voyant cela, ils les suivirent avec des Indiens amis, puis, dans l'eau, à une grande distance de la plage, s'engagea un combat dont nous ne connaissons pas d'égal (mais il ne faut pas s'en étonner car, par hostilité, les hommes seraient bien capables de se battre jusque dans les airs). La victoire se décida en faveur de nos nageurs qui avaient déjà pour eux la force morale, puisque les autres n'avaient cherché la mer que comme un refuge. »<sup>9</sup> Il faut dire que le combat fut uniquement engagé entre Indiens — alliés et ennemis.

F. Manuel Calado parle d'un autre combat dans l'eau, où les Indiens de Felipe Camarão chassèrent leurs adversaires à la nage. Voici ses termes : « Tous les autres indigènes brésiliens commencèrent à fuir et, abandonnant leurs armes, se jetèrent à la mer en nageant pour sauver leur vie et, après eux, les Indiens de Camarão et leurs Tapuias entrèrent aussi dans l'eau, et ils en blessèrent et en tuèrent beaucoup — alors que l'eau ne couvrait même pas leur tête, et comme le Maître de Campo, André Vidal de Negreiros, criait qu'on lui apporte un Hollandais vivant, les Tapuias de Camarão en poursuivirent deux qui

avaient échappé au massacre, les retirèrent de l'eau par les cheveux, en tuèrent un et présentèrent le second au Maître de Campo qui le questionna sur la tactique des Hollandais, car il était un de leurs tambours. »<sup>10</sup>

Parmi les légendes pittoresques qui se mêlent aux faits historiques, il faut citer celle de Moema, qui peut être ainsi résumée : Diogo Alvares Correia faisait partie d'une expédition qui fit naufrage dans les bas-fonds, au nord de la baie de Todos os Santos; il fut le seul survivant, parce que ceux qui ne moururent pas noyés furent dévorés par les Tupinambas. Comme il était très maigre, les Indiens décidèrent de le laisser engraisser. Un jour, la mer amena sur la plage un baril et un fusil que Diogo Alvares utilisa pour tuer un oiseau; les sauvages, effrayés par les coups de feu et voyant l'oiseau tomber mort, crièrent : « Caramuru », ce qui signifie « homme de feu, fils du tonnerre ». Traité dès lors avec toutes sortes d'honneurs, il épousa Paraguassu, fille du grand Taparica, et il fixa sa résidence à Vila-Velha. Plus tard, il partit pour l'Europe avec son épouse, et la légende raconte que beaucoup d'Indiennes

qui s'étaient éprises de lui suivirent son navire à la nage. Pourtant, voyant qu'elles ne pourraient jamais l'atteindre, elles revinrent au rivage, à l'exception de Moema, qui continua à suivre le bateau et qui mourut d'épuisement.

Pas un des chroniqueurs n'eut l'idée de décrire le style de natation de nos Indiens, mais comme quelques-uns affirment qu'ils nageaient « silencieusement », on peut en conclure qu'ils ne retiraient pas leurs bras de l'eau et qu'ils ne battaient pas des pieds comme dans le « crawl ». Leurs bras se déplaçaient sous l'eau et il est probable que leurs jambes décrivaient le mouvement appelé aujourd'hui les « ciseaux ». Nous avons l'impression que nos Indiens nageaient, à cause des longues distances qu'ils avaient à parcourir, dans un style analogue à l'*over-arm*.

### 2.3. LE CANOTAGE

Notre grand littoral maritime et les nombreux fleuves qui découpent l'intérieur du pays rendirent nos Indiens, comme l'affirme Steere, « d'experts nageurs et des canotiers insignes ».

De Léry affirme que les embarcations *igaras* étaient faites de l'écorce d'un arbre, arrachée, intentionnellement, de haut en bas. Ces barques étaient si grandes que chacune pouvait contenir de 40 à 50 personnes. Et il conclut, à propos du type de rame et de la façon de ramer des Indiens : « Ils restent tous debout, empoignant une rame aplatie aux extrémités, qu'ils tiennent par le milieu. »<sup>11</sup>

Varnhagen confirme que le canot a une grande capacité, quoiqu'il soit construit suivant une autre technique : « D'ordinaire il était fait d'un tronc d'arbre rongé à l'intérieur par le feu. Il y en avait d'énormes qui étaient conduits par 50 à 60 rameurs, exactement comme les anciens *penteconters* du vieux continent. D'autres fois, les pirogues appelées *ubás* étaient seulement faites de morceaux de liège étayés au milieu par des lianes pour qu'ils restent convexes. » Et plus loin : « Leurs canots, la rapidité de leurs mouvements et leur façon régulière de ramer ne pouvaient que provoquer l'admiration des Européens, malgré toute leur civilisation. »<sup>12</sup>

Le missionnaire Labatut, dans son opuscule *Sur le Brésil ancien*, nous donne des indications sur

de véritables régates organisées par nos Indiens. « Il est même certain que parmi les habitants du nouveau pays (colons et Indiens), il était courant de faire de grandes courses de pirogues — les embarcations des natifs — et ces spectacles étaient l'occasion de se divertir les jours de repos. »<sup>13</sup>

Pedro Calmon observe : « Dans quelques tribus de l'intérieur, on employait déjà de grandes branches pour naviguer sur les fleuves peu profonds. » Et plus loin : « Les chroniques nous disent que les Indiens ramaient debout, cependant on a remarqué que, chez certaines tribus, les rameurs restaient assis. »<sup>14</sup>

Nous pouvons déduire des enquêtes auxquelles nous nous sommes livrés antérieurement sur ce sujet que la rame utilisée était courte ou longue selon qu'ils ramaient assis ou debout et qu'il n'y en avait qu'une ; il semble aussi qu'il n'y avait pas de fourches pour poser les rames sur les bords des canots.

Il y a dans toutes les légendes une note pittoresque, et, tout comme pour Moema, l'amoureuse héroïne de la nage, Manoel de Macedo nous donne ces pages intéressantes à propos des pirogues. Les régates de Venise, sans doute très belles par le nombre, la richesse et la rapidité des gon-

doles qui y prenaient part, de même que par la pompe qui entourait cette fête nationale, avaient une origine romanesque tout aussi belle. Tout le monde sait que les Vénitiens commémoraient par ces régates la libération de leurs fiancées que d'effrontés pirates leur avaient enlevées. Eh bien ! nous aussi, nous pouvons donner aux régates de Rio de Janeiro une origine historique et romanesque et, sur ce point, l'ancienne reine de l'Adriatique ne nous damera pas le pion.

Dans les premiers temps de São Sebastião de Rio de Janeiro, on célébrait chaque année la « fête des canots ». Pour ne pas être taxé de fantaisiste par quelque incrédule, je m'en rapporte aux témoignages de deux vénérables écrivains, l'un est ce bon Santa Maria, dans son *Année historique* (t. II, § 3, p. 396), et l'autre est l'ennuyé Simão de Vasconcelos, dans sa *Chronique de la Compagnie de Jésus* (livre III, § 96, p. 352 sq.).

Voici l'histoire résumée : au mois de juillet 1566, alors qu'Estácio de Sá venait d'atteindre les abords de la ville de São Sebastião, près du Pain de Sucre, il se tenait devant les Français et les Tamoios, leurs alliés, quand survinrent les sau-

vages sur une vingtaine de canots, pour simuler une attaque, afin de provoquer les Portugais qui se laissèrent tromper et qui partirent sur quatre canots pour les combattre. Les Tamoios, feignant d'être effrayés, eurent l'air de s'enfuir. Les Portugais, de plus en plus assurés, se lancèrent à la poursuite de l'ennemi, mais, tout à coup, au contour d'un cap, ils se virent encerclés par 200 canots. Le combat était inégal et l'issue ne faisait aucun doute, d'autant plus que quelques Français soutenaient et dirigeaient les Indiens. Mais, la poudre d'un canot ayant pris feu, la femme du chef — le Guaixará — fut saisie de terreur et commença à crier que c'était une ruse des Portugais pour brûler tous les Tamoios et ils se mirent à fuir ainsi que le Guaixará avec tous leurs compagnons de combat. Les Portugais attribuèrent ce miracle à saint Sébastien qui leur avait permis d'échapper à un si grand danger. Le P. Simão de Vasconcelos raconte qu'on vit un soldat très noble aller de canot en canot pour combattre les sauvages et il prétendit — en se référant au P. José de Andrada — que ce soldat était saint Sébastien. Ce qui est sûr, c'est que tous

les braves soldats d'Estácio de Sá et leurs valeureux alliés, les Indiens de l'intrépide Ararigboia, revinrent à la ville, et, en action de grâces pour cette mémorable victoire, ils commencèrent à célébrer, le 20 janvier, en hommage au saint martyr, la cérémonie qui garda longtemps le nom de « fête des canots ».

Je crois qu'il faut m'être reconnaissant d'avoir résumé les longues colonnes du terrible livre du P. Simão de Vasconcelos. Mais je ne demande qu'une seule récompense : l'institution de régates à Rio de Janeiro.

A votre avis, les Vénitiens s'armant pour la guerre et courant à la mer pour poursuivre les pirates qui avaient enlevé leurs fiancées, leur succès et le retour triomphal de leurs belles, est-ce là une origine plus enviable pour leurs régates que celle des quatre canots de Portugais avec leurs alliés indiens qui ne reculèrent pas devant 200 canots ennemis et qui, luttant avec ardeur, eurent pour compagnon de combat saint Sébastien en personne, brandissant un feu miraculeux, comme une flamme céleste ?

Qu'importe si le surnaturel est ici lié à l'histoire.

Tous les peuples gardent avec un soin jaloux leurs traditions et les miracles qui les exaltent et voient en elles l'enchantement et la poésie du passé. Et pour nous ce passé se limite à trois siècles et demi.

Les régates sont des institutions très utiles. Ce n'est plus à démontrer. Mais trouver dans son histoire une origine romanesque pour instituer des régates, c'est encore beaucoup mieux. Il faut donc restaurer chez nous la fête des canots en rétablissant les régates. Le jour de la fête maritime est le 20 janvier, et c'est une date historique. Que nous faut-il de plus ? Le juge de la fête ? Ce juge est tout trouvé, et il aura naturellement tous les suffrages : ce doit être la Corporation de la Marine brésilienne qui rendra ainsi un beau service à la Patrie et à saint Sébastien.<sup>15</sup>

#### 2.4. LES COURSES A PIED, LA MARCHE ET LES COURSES DE TAUREAUX

L'obligation de poursuivre à pied le gibier ou de fuir les bêtes féroces et les ennemis rendit nos Indiens très rapides et leur donna, selon l'expres-

sion de quelques chroniqueurs, « des ailes aux pieds ». Nous savons que, dans beaucoup de tribus, il était d'usage de relâcher le prisonnier et de le laisser courir, en lui offrant ainsi la possibilité de se sauver. Il était ensuite poursuivi, et, s'il était rejoint, on le tuait. Ainsi, les prisonniers ne devaient leur vie qu'à leur rapidité, et même à leur rapidité extrême.

F. Vicente de Salvador montre l'utilité des coureurs lorsque, au chapitre XVI de son livre, il traite de « la manière de guerroyer des gentils du Brésil », où il raconte que les guerriers, pour pénétrer dans les terres de leurs adversaires, « envoient en avant leurs espions, qui sont des jouvenceaux très rapides à la course ».<sup>16</sup>

Très grande aussi était la résistance de nos Indiens à la marche, comme l'atteste F. Gaspar da Madre de Deus, quand il décrit la rapidité avec laquelle João Ramalho courut au secours des gens de Bertioga : « Comme les escadrons brésiliens surpassent toutes les armées du monde par la rapidité de leur allure à la marche, non seulement à cause des arcs et des flèches des soldats, mais aussi parce qu'ils sont très entraînés à se déplacer

à pied, puisqu'ils parcourent tous les jours de grandes distances à travers champs et sur des chaînes de montagnes très abruptes pour chasser, et comme en plus Ramalho les pressait, les secours purent ainsi atteindre Bertioğa avant les ennemis et si vite qu'ils y arrivèrent le troisième jour après le débarquement. »<sup>17</sup>

Roquete Pinto, se rapportant aux Indiens Parecis qui habitaient les marais du Mato Grosso, près des sources du fleuve Paraguay, affirme : « Ils marchent rapidement et couvrent plusieurs lieues en un seul jour, d'un pas toujours énergique qui semble correspondre à la « marche en extension » des sportifs, muscles tendus, le corps bien droit. »<sup>18</sup>

Jean Nieuhof nous raconte la première course de taureaux qui fut réalisée au Brésil et qui eut pour *toureiros* deux simples Tapuias, sans *picadores* et sans *banderilhas*. « Un jour que le prince Mauricio de Nassau était de bonne humeur, il voulut mettre à l'épreuve la force et l'agilité des Indiens en une lutte contre un taureau féroce. Il ordonna qu'on amène l'animal dans une enceinte bien clôturée, où deux Tapuias, choisis à cette fin,

devaient l'affronter. Il y eut grande affluence de curieux pour assister au spectacle. A un moment donné, apparaissent les deux Tapuias, complètement nus, sans autre arme que leur arc et leurs flèches. Dès que le taureau les aperçut, il fonça, mais, extrêmement agiles, ils s'esquivèrent et criblèrent de flèches les flancs de l'animal. Rugissant et écumant de rage, le taureau se lança furieusement contre les Indiens. Une fois de plus, les Tapuias s'esquivèrent et, se cachant derrière un arbre au centre de l'arène, ils continuèrent à lancer leurs pointes contre la bête, jusqu'au moment où le taureau perdit beaucoup de sang. Alors un des *bugres* sauta sur son dos, et, le prenant par les cornes, le jeta par terre, puis, avec l'aide de son compagnon, il tua l'animal. »<sup>19</sup>

Ce fut la première *tourada* réalisée au Brésil, mais non la seule, avant la proclamation de l'Indépendance. Avec l'arrivée de D. João VI au Brésil, Rio de Janeiro prit des airs de métropole, et il y eut quelques *touradas* et carrousels.

Luiz Gonçalves dos Santos, connu sous le nom de « Père Perereca », se réfère à ce sujet et il raconte, entre autres, le spectacle du 12 octobre 1810 : « Le

jour suivant était destiné au divertissement des courses de taureaux. Dès que le Prince Régent, notre Seigneur, arriva avec la famille royale, vers les 4 heures de l'après-midi, sur la place des courses, on vit arriver les voitures et les lances, comme dans l'après-midi de la veille, ce qui divertit longtemps les spectateurs, soit dans les loges, soit sur les rangées de bancs : à un signal donné, les chars et les hommes se retirèrent, pour céder la place à la course proprement dite. Alors, apparut le petit-fils du roi, monté sur un cheval, avec son cortège d'honneur. Il salua, puis alla se mettre à la place désignée pour y recevoir les ordres de Son Altesse Royale. Aussitôt entrèrent deux vaillants et courageux champions, vêtus comme des chevaliers, montant de superbes chevaux, chacun accompagné de deux suivants. Ayant rendu leurs civilités au Prince Régent, notre Seigneur, et à son auguste famille, et après avoir salué les spectateurs dans le style de la cavalerie, ils sortirent de l'arène pour changer de chevaux. Tout de suite après, ils revinrent, alors que le premier taureau était déjà lâché. Alors le combat commença, et, au fur et à mesure, les autres taureaux se succé-

dèrent. La lutte était plus ou moins violente, selon la férocité des bêtes, et les chocs du combat plus ou moins difficiles à affronter, selon l'adresse et la valeur des toréadors. Les suivants, de leur côté, se livraient à toutes sortes d'acrobaties. »<sup>20</sup> Si nous comparons la pompe de cette course à la simplicité de la première, nous ne pouvons que rendre hommage à la bravoure, à l'adresse et à l'agilité des Indiens du Brésil.

## 2.5. L'ÉQUITATION CHEZ LES INDIENS ET LES PREMIERS COLONISATEURS

Il existe d'intéressantes controverses sur la question de savoir si nos Indiens connaissaient et utilisaient les chevaux.

Francisco Rodrigues Prado, dans un mémoire de la *Revue de l'Institut historique*, affirme que les Guaicurus, Indiens qui habitaient le sud du Mato Grosso, faisaient trembler d'effroi par leur adresse à cheval. Et il ajoute qu'à la guerre « ils se lançaient sur leurs ennemis avec une telle violence qu'ils les renversaient et les écrasaient, tuant de leur lance tous ceux qu'ils rencontraient ».<sup>21</sup>

Pedro Calmon, qui semble s'être inspiré de la même source, écrit : « Ils avaient un grand amour pour le cheval et étaient experts dans l'art équestre. Ils appelaient le cheval « apolicane » — tapir — et le tapir « apolicane des forêts ». A cheval, ils maniaient, avec une admirable rapidité, un gourdin de cinq à six palmes de long et d'un pouce de diamètre, fait de la tige du palmier *jeriva*. Et il décrit leur manière de combattre : « Sa monture lancée à toute vitesse, le cavalier frappait d'un coup violent le gibier à abattre, et quand il ne pouvait atteindre sa prise, il faisait tournoyer son gourdin en l'air et le lançait avec force. La précision du coup était totale, à cause du bâton qui s'abattait sur les pattes de l'animal. Le coup était si violent qu'il pouvait fracturer les jambes d'un homme ou d'une bête féroce, l'empêchant ainsi de s'enfuir. »<sup>22</sup>

En avril 1641, eurent lieu à Recife les premiers carrousels du Brésil. Le Portugal était sous la juridiction de l'Espagne et cette dernière était en guerre contre la Hollande. Les Hollandais avaient envahi le Brésil quand survint la trêve entre ceux-ci et les Espagnols, trêve qui, naturellement,

en fut une aussi pour les colonies. Pour fêter l'événement, on organisa des tournois équestres au cours desquels Portugais et Brésiliens entrèrent en compétition contre les Hollandais.

F. Manuel Calado décrit, avec force détails et enthousiasme, chacune des épreuves, en donnant même le nom des cavaliers des deux camps. Les Hollandais avaient pour commandant le prince Maurício de Nassau lui-même, tandis que Pedro Marinho Falcão commandait les gens du pays. Il semble que les prix aient été parmi les plus beaux jamais reçus lors de compétitions sportives au Brésil, jusqu'à nos jours; comme au temps des jeux homériques en honneur à Patrocle, ces prix consistaient en de pesantes chaînes d'or, ou en bagues ornées de diamants et autres bijoux du même genre. Cette page de F. Calado mérite d'être gravée dans le cœur des sportifs portugais et brésiliens.

Après la première course, on mit sur la corde de petits anneaux : « Il y avait beaucoup de bagues en or ornées de pierres précieuses, des colliers et des chaînes d'or, des pièces d'étoffe, de la soie. Tous commencèrent à courir, le prince João

Maurício étant le premier, avec quelques lances de bois très aiguës, de dix à douze palmes de long, et les Portugais avec des lances de vingt à vingt-cinq palmes. Le premier prix revint à Henrique Perereira et ce fut une chaîne d'or fin de trois tours; le second prix, une bague avec un diamant de grande valeur, fut gagné par João Fernandes Vieira, mais comme son adversaire à la lance était le secrétaire du prince, les juges voulurent lui décerner le prix, et ils leur ordonnèrent de courir trois autres lances; cependant le secrétaire ne parvint pas à mieux faire et l'on redonna le prix à João Fernandes Vieira; il l'accepta, puis le donna au secrétaire en lui disant qu'il lui revenait car il était le meilleur cavalier; les autres prix furent enlevés par les cavaliers portugais; enfin, pour la course aux canards\*, à la main et à l'épée, Vicente Rodrigues de Souza se mit en selle et partit au galop. Puis il se mit sur la croupe du cheval et, arrivant près du

\* Canard : il ne s'agit pas ici d'oiseau; on appelait *pato* (canard), dans les joutes et courses à la lance, une boule de cuir suspendue à un pieu, qui servait de cible au cavalier, qui devait la toucher au passage.

canard\*, mit sa tête sur la selle, les pieds en l'air, toucha le canard\*, et termina la course assis de nouveau sur la selle (chose que les Hollandais admirèrent beaucoup); on avait déjà vu deux Portugais partir ensemble en se tenant et, au milieu de la course, l'un passer sur la croupe du cheval de son compagnon. Ceci était chose commune car, à Pernambuco, il y avait beaucoup d'excellents cavaliers. Enfin, les Portugais coururent avec tant d'allure et de fantaisie que quelques dames anglaises et françaises retirèrent leurs bagues de leurs doigts et les firent offrir comme prix, pour le plaisir de les voir courir. Le jeu terminé, les équipes se rapprochèrent, chacune de son côté, et l'on put voir comment chacun allait au-devant de son ennemi et comment, lorsqu'ils se rencontraient, ils passaient d'une monture à l'autre, en levant leurs épées et en feignant de croiser le fer, tandis que les gens d'arme qui étaient embusqués sortaient et donnaient la charge. Ainsi se termina la fête ce jour-là. »<sup>23</sup>

\* *Id.*

## Ouvrages publiés

A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, si l'on regarde la situation du Brésil comme colonie portugaise, on trouve un curieux document que l'on peut considérer comme la plus ancienne étude spécialement consacrée à l'éducation physique, écrite en langue portugaise. Puis viennent trois publications, auxquelles nous nous référerons, en en transcrivant les passages les plus intéressants ou en les résumant.

En 1787, Luiz Carlos Moniz Barreto, licencié en droit, publie, à Lisbonne, un *Traité de l'éducation physique et morale*<sup>24</sup> qui, bien entendu, est lu au Brésil, à cause de sa situation de colonie. On y

peut observer que, par « éducation physique », on se rapportait à des sujets qui, aujourd'hui, n'en feraient pas partie, tels que l'eugénie, l'hérédité, l'alimentation, l'hygiène, la puériculture, la conception, la grossesse, l'accouchement. Cet ouvrage est divisé en sept chapitres, dont le premier traite de l'éducation imparfaite des femmes à cette époque, les cinq suivants, de l'éducation physique et morale des jeunes gens ; elle est divisée en différentes périodes : de la naissance à quatre ans, de quatre à dix ans, de dix à douze ans, de douze à dix-huit ans, et de dix-huit à vingt ans ; dans le dernier chapitre, l'auteur synthétise le sujet traité dans les six chapitres antérieurs. Dans les premières pages de son livre, il insiste sur la nécessité de l'éducation physique, dès le berceau, en spécifiant les exercices qui devront être attribués à chacun des âges, en faisant preuve d'une certaine connaissance de la physiologie. Il préconise la danse et des exercices préliminaires de souplesse à l'escrime, pour la période de quatre à dix ans, et la pratique courante de l'équitation et de l'escrime, de dix-huit à vingt ans. Il affirme que la vie à l'air libre est nécessaire, de même qu'il condamne le fait

de freiner l'expansion des enfants au cours de leurs jeux et dans leurs amusements.<sup>25</sup>

En 1790, le D<sup>r</sup> Francisco de Melo Franco, un homme illustre de l'Etat de Minas Gerais, et un écrivain de renom qui avait fait ses études à l'Université de Coimbra,<sup>26</sup> publie à Lisbonne un *Traité de l'éducation physique des jeunes gens, à l'usage de la nation portugaise.*<sup>27</sup> L'ouvrage comprend douze chapitres, qui traitent des sujets suivants :<sup>28</sup>

- I – De la façon de traiter une femme enceinte.
- II – De l'obligation de séparer l'enfant de sa mère à sa naissance, en coupant le cordon ombilical; de la façon de nouer le cordon.
- III – De la nocivité du froid au moment de la naissance.
- IV – De la bonne manière de laver les enfants.
- V – De l'utilité des bains froids, à l'exemple de la pratique des Anciens et des peuples nordiques.
- VI – De la dégénérescence de l'espèce humaine, et des raisons de cette dégénérescence en Europe.
- VII – De la façon de vêtir les enfants, et des abus observés à cet égard.

- VIII – De la façon de nourrir les enfants (ce chapitre comprend sept articles).
- IX – Du sommeil et du berceau.
- X – De l'exercice, non seulement en ce qui concerne les enfants, mais d'une façon générale.<sup>29</sup>
- XI – De la façon d'affiner les sens des enfants.<sup>30</sup>
- XII – De la très grande utilité, pour l'Etat et pour les individus en particulier, de la généralisation de la vaccination contre la variole.

Tout au long de son étude, l'auteur regrette que l'on se soit éloigné de la vie naturelle et il préconise le retour de l'homme à la nature.<sup>31</sup> Et il affirme que « l'exercice est aussi nécessaire à la santé que la nourriture à la conservation de la vie ».

Un an plus tard, Francisco José de Almeida publie, également à Lisbonne, sur l'ordre de l'Académie royale des Sciences, un autre *Traité*<sup>32</sup> sur le même sujet que le D<sup>r</sup> Melo Franco. L'auteur y fait, cependant, une distinction entre mouvement et exercice, distinction qui intéresse aujourd'hui la mécanothérapie. Ainsi, il entend par mouvement ce que l'on appelle actuellement mouve-

ments passifs et par exercice ce que nous appelons mouvements actifs. Il est intéressant de souligner que, tout comme les autorités suivantes,<sup>33</sup> il fait faire des mouvements aux nouveau-nés, dès les premiers jours, et, plus tard, des exercices, dès qu'ils commencent à marcher aisément. Il conseille comme moyens physiques de travail, la gymnastique, la lutte, le jeu des barres, le ballon, la course, la danse et l'équitation.

Au siècle suivant, avant que l'Indépendance du Brésil ait été proclamée, c'est-à-dire en 1819, le D<sup>r</sup> Francisco de Melo Franco publie les *Eléments d'hygiène ou directives théoriques pour conserver la santé et prolonger la vie*.<sup>34</sup> Quoiqu'il s'agisse d'un traité d'hygiène, l'auteur consacre un chapitre à « l'influence du physique sur le moral »<sup>35</sup> et un autre à « l'influence du moral sur le physique ».<sup>36</sup>

## Notes bibliographiques

1. CAMINHA, Pero Vaz de, *Carta a El-Rei D. Manuel em 1º de maio de 1500*, Serviço de Documentação, Ministério da Educação e Saúde, Rio, 1939, p. 16.
2. *Chronica da Companhia de Jesu do Estado do Brasil, do que obrarão seus filhos nesta parte do Novo Mundo*, t. I<sup>er</sup> : « *Da entrada da Companhia de Jesu nas partes do Brasil e dos fundamentos que nelas lançarão & continuarão seus Religiosos em quanto alli trabalhou o Padre Manoel da Nóbrega Fundador, & primeiro Provincial desta Provincia, com sua vida, & morte digna de memórias : e algumas notícias antecedentes curiosas, & necessárias das causas daquele Estado, pello Padre Simão de Vasconcellos da mesma Companhia. Natural da cidade do Porto. Lente que foi da sagrada Theologia, & Provincial do dito Estado* — Lisboa — *Na Officina de Henrique Valente de Oliveira Impressor del-Rey N.S. — Anno MDCLXIII* », Biblioteca Nacional, III, 9-7-7, p. 79.
3. DEBRET, Jean Baptiste, *Viagem pitoresca e histórica ao Brasil*, Biblioteca Histórica Brasileira, vol. IV, trad. de Sérgio MILLIET, São Paulo, Livraria Martins, t. I, p. 34.

4. SEIDLER, Carl, *Dez anos no Brasil*, Biblioteca Histórica Brasileira, trad. du General Bertoldo KLINGER.
5. DE LÉRY, Jean, *Viagem à terra do Brasil*, trad. intégrale et notes de Sérgio MILLIET, São Paulo, Livraria Martins, 1941, p. 170.
6. STEERE, Joseph Beal, *Narrative of a visit to indian tribes of Purus River Brazil*, Report of US National Museum, Washington, 1903.
7. BERREDO, *Annais Históricos do Estado do Maranhão*.
8. CORRÊA, V., *Gaveta de sapateiro. Miudezas desarrumadas da História nacional*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1932, p. 66.
9. VARNHAGEM, F. H. (Visconde de Porto Seguro), *História geral do Brasil. Antes da sua separação e independência de Portugal*, São Paulo, Companhia Melhoramentos, 3<sup>e</sup> éd. intégrale, t. 1<sup>er</sup>, pp. 38 et 39.
10. CALADO, F. M., *Valoroso Lucideno e triunfo da liberdade*, Recife, 2<sup>e</sup> vol., 1942, pp. 290 et 291.
11. DE LÉRY, J., *op. cit.*, p. 172.
12. VARNHAGEM, A. F., *op. cit.*, pp. 38 et 39.
13. *Op. cit.* par Alberto de MENDONÇA, in *História do esporte náutico no Brasil*, Capital Federal, Federação Brasileira das Sociedades do Remo, 1908.
14. CALMON, P., *História da civilização Brasileira*, 4<sup>e</sup> éd., Cia. Editora Nacional, p. 314.
15. MACEDO, J. M., *Um passeio pela cidade do Rio de Janeiro*, Rio de Janeiro, éd. revue et notes par Gastão PENALVA, Préface d'Astrojildo PEREIRA (avec 18 gravures), Livraria Editora Hélio Valverde.
16. SALVADOR, Frei Vicente do, *História do Brasil*, nouv. éd. revue par Capistrano de ABREU, São Paulo, Ed. Weisz-flog Irmãos, 1918, p. 65.

17. MADRE DE DEUS, Frei Gaspar de, *Memórias para a História da Capitania de S. Vicente hoje chamada de São Paulo e Notícias dos annos em que se descobrio o Brazil*, 3<sup>e</sup> éd. avec une étude biographique de l'auteur et des notes d'Affonso d'ESCRAGNOLLE TAUNAY, São Paulo et Rio, Weiszflog Irmãos, p. 133.
18. PINTO, E. R., *Rondonia*, 1938, 4<sup>e</sup> éd., São Paulo, Cia. Editora Nacional, p. 244.
19. NIEUHOF, J., *Memorável viagem maritima e terrestre ao Brasil*, São Paulo, Livraria Martins, pp. 317 à 321.
20. SANTOS, L. G., *Memórias para servir à História do Reino do Brasil*, Rio, 1943, Hélio Valverde, vol. 10, pp. 339 et 340.
21. Vol. II, 1839.
22. CALMON, P., *História da civilização Brasileira*, 4<sup>e</sup> éd., São Paulo, Companhia Editora Nacional, pp. 95 et 96.
23. CALADO, F. M., *O Valoroso Lucideno e triunfo da liberdade*, Recife, 1942, vol. I, pp. 229 à 234.
24. *Tratado de educação física e moral dos meninos de ambos os sexos*, traduit du français en langue portugaise par Luiz Carlos Monis BARRETO, Lisboa, MDCCLXXXVII, Biblioteca Nacional, V-88-1-1-23.
25. A cette époque PESTALOZZI, à Neuhof, défendait les mêmes principes. Voir *Dicionario de Pedagogia*, Barcelona, Editorial SA, 1936, vol. II, p. 2476.
26. Il était fréquent, à cette époque, que les fils de familles brésiliennes illustres aillent étudier en Europe, et surtout à l'Université de Coimbra, au Portugal.
27. FRANCO, F. de M., *Tratado de educação física dos meninos para uso da nação portuguesa*, publié sur l'ordre de l'Académie royale des Sciences de Lisbonne, Lisboa, MDCCXC, Biblioteca Nacional, V-170-2-19.
28. La ponctuation et l'ordonnance des mots est de l'auteur.

29. Ce chapitre traite surtout de la façon d'apprendre à marcher aux enfants.
30. Essai d'éducation sensorielle, qui fait aujourd'hui l'objet d'un intérêt particulier pour l'éducation physique des enfants de quatre à six ans.
31. Influence de J.-J. ROUSSEAU. Voir *Emile ou De l'éducation*, Paris, 1762.
32. *Tratado de educação física dos meninos para uso da nação portuguesa*, publié sur l'ordre de l'Académie royale des Sciences, par Francisco José de ALMEIDA, Lisboa, MDCCXCI, Biblioteca Nacional, V-17-2-18 - 12-2-22.
33. Entre autres, Ruffier.
34. *Elementos de higiene ou ditames teóricos e práticos para conservar a saúde e prolongar a vida*, publié sur l'ordre de l'Académie royale des Sciences, par un de ses membres, Francisco de MELO FRANCO, Lisboa, 1819, Biblioteca Nacional, V-44-7-12.
35. P. 308.
36. P. 326.